

Natchez allait aboutir à un échec humiliant. Ignorant les forces que Saint-Denis possédait, il regardait comme impossible de donner un assaut au fort ; à tout hasard, sa dernière ressource, pour égaliser les chances du combat, consistait à imaginer une ruse pour attirer les Français hors de leurs remparts, en rase campagne.

En jetant les yeux sur Marguerite, une pensée féroce germa dans son esprit : le sort de la pauvre prisonnière fut aussitôt décidée ; l'amour cédait à la haine, l'instinct sauvage reprenait le dessus.

Par ses ordres, on prépara une place nette dans une clairière bien en vue du fort : au milieu fut planté un poteau ; puis Marguerite, pâle et mourante, fut traînée jusque-là, et liée au bois fatal pour y être brûlée vive à petit feu. Les Natchez se mirent activement à amonceler autour d'elle des broussailles, des branches, des troncs d'arbres.

La victime regardait d'un œil éteint, tantôt ces préparatifs meurtriers, tantôt le fort où était son cher Maurice : bientôt elle comprit le sort qui lui était réservé ; elle leva au ciel les yeux et les mains avec résignation.

— Cela vaut mieux, murmura-t-elle, que de vivre pour être l'esclave d'un Indien. Mais, je voudrais voir Maurice avant de mourir... il ne saura jamais combien je l'aimais !...

Pendant ce temps, debout contre un arbre, Rattlesnake la couvrait d'un regard sanglant, le cœur déchiré par mille sentiments divers :

— L'amour est doux ! dit-il enfin, mais plus douce est la vengeance !...

Et il se chargea lui-même de la lier au poteau des pieds à la tête, pour que, restant debout, elle arrivât plus lentement à son horrible mort.

Cependant, le généreux sang français bouillonnait dans la poitrine des braves défenseurs du fort : il ne fallait rien moins que la rigide habitude de la discipline militaire pour retenir leur élan, et les empêcher de faire une sortie en faveur de l'infortunée victime.

Saint-Denis, frémissant comme eux, les contenait à grand'peine, et leur représentait qu'au premier pas fait hors des remparts la malheureuse aurait la tête fendue par le tomahawk : il ajoutait que ce serait exposer, par une témérité inutile, la sûreté du fort, le salut de leurs femmes et leurs enfants, dignes aussi de toute leur solitude.

Mais ces sages raisonnements ne parvenaient pas à toucher son jeune aide-de-camp, debout auprès de lui. C'était un beau jeune homme, un loyal et chevaleresque soldat, qui ne pouvait supporter l'idée de voir massacrer devant lui une femme sans la défendre.

— Je vous en supplie, mon commandant, laissez-moi faire une sortie avec quelques volontaires ! Il ne sera pas dit que j'aurai laissé brûler sous mes yeux, une femme, une compatriote, sans la venger ! Décidez vous, mon commandant, avant qu'il soit trop tard.

— Vous êtes fou, Maurice ! réellement fou ! votre vie m'est trop précieuse pour que je vous la laisse gaspiller ainsi. Pensez à la partie, mon enfant à celle qui vous attend... voudriez-vous la rendre veuve avant d'avoir été épouse ?

— Ah ! mon commandant, c'est son souvenir qui m'inspire du dévouement pour d'autres : oserai-je me présenter devant elle ayant sur la conscience la mort horrible d'une pauvre misérable abandonnée de la terre et du ciel ?

En même temps le jeune homme se penchait sur le parapet pour étudier les détails de cette scène effrayante, cherchant à distinguer les traits de la victime.

A ce moment, les sauvages exécutaient autour d'elle la danse de mort avant de mettre le feu au bûcher. Tout à coup les joses du jeune officier pâlirent, ses yeux lancèrent des flammes.

— Commandant ! dit-il brusquement, prêtez-moi votre lunette.

Saint-Denis lui remit sa lorgnette au travers de laquelle Maurice jeta d'avidés regards.

— Mon Dieu ! cria-t-il convulsivement au bout d'une seconde, c'est Marguerite !...

— Vous perdez la tête, enfant ! je vous demande comment pourrait être ici, au milieu d'une horde sauvage, celle que vous avez laissée à Paris tranquille et paisible dans sa chambrette ?

— Ah ! si je la reconnais ! je vous dis que c'est elle, ma pauvre chère petite cousine ; elle venait me rejoindre, ils s'en sont emparés dans les bois... je reconnais à son cou le collier que je lui avais donné. A moi ! mes amis !

— Arrête ! cria Saint-Denis en saisissant le bras du jeune homme prêt à s'élançer par dessus les remparts.

Au même instant un cri aigu retentit dans l'air :

— Maurice !

L'aide-de-camp s'arracha des mains de son officier et bondit par dessus les fortifications en s'écriant :

— Elle m'appelle, n'entendez-vous pas ? Que ceux qui m'aime me suivent pour sauver celle que j'aime plus que moi-même !

Vingt hommes se jetèrent sur leurs armes et s'élançèrent impétueusement à la suite de Maurice qui n'avait que son épée.

Les Indiens, voyant leur ruse réussir, interrompirent leur danse, et, poussant des hurlements de triomphe, se préparèrent au combat : ils étaient quatre contre un.

Mais Saint-Denis, malgré sa prudence, n'était pas homme à rester en arrière : rassemblant tous les soldats qui n'avaient pas sauté par dessus les fortifications, il vola au secours de Maurice.

Les trente pionniers étaient restés pour garder les portes.

Il y a des émotions qui donnent aux hommes des forces surnaturelles : la petite garnison s'avancait au pas de course, précédée de Maurice dont le visage flamboyait, et dont la taille semblait grandir. Plus de trente coups de fusils furent tirés sur lui par les Indiens, sans l'atteindre : on eût dit qu'une puissance surhumaine le rendait invulnérable.

Les Français s'abattirent comme un ouragan sur leurs adversaires, et du premier choc leur tuèrent plus de soixante guerriers ; dès ce moment la partie devenait égale ; la mêlée changea presque aussitôt de face. La plupart des Natchez s'élançèrent dans le bois pour y trouver un couvert sous les arbres, d'où ils pourraient fusiller impunément les Français.

La bataille était plus acharnée autour du poteau où était attachée Marguerite. Au début, quelques guerriers avaient proposé à Rattlesnake de tuer la prisonnière : mais celui-ci, se croyant sûr de la victoire, voulait se la réserver encore, et avoir la cruelle satisfaction de jeter à ses pieds la chevelure de son fiancé.

Maurice s'était rué sur Rattlesnake, et tous deux se tenaient étroitement enlacés. Dans le choc, le couteau de l'Indien lui avait échappé, et avait roulé jusqu'aux pieds de Marguerite. Si elle avait pu se baisser pour le ramasser, et couper ses liens, comme elle aurait volé au secours de son ami ! mais les cordes formaient mille nœuds autour d'elle.

Les bras crispés autour du corps de son adversaire, le jeune Français tenait son épée dans la main gauche, sans pouvoir en faire usage. L'Indien, beaucoup plus grand que lui, l'avait saisi à la gorge et cherchait à l'étrangler. Maurice, à demi-suffoqué, se sentait défaillir, lorsqu'à un regard de sa pâle bien-aimée, il se raidit en un prodigieux effort, et, la poignée de son épée, frappa si rudement le sauvage à la tête que celui-ci chancela sous le coup : sa main se deserra et Maurice parvint à s'arracher de cette mortelle étreinte. Mais Rattlesnake saisit l'épée de son côté, et ce fut entre eux un assaut désespéré de force ou de ruse pour la tirer chacun à soi.

Marguerite se sentait mourir d'angoisse en suivant cette lutte inégale ; entre les bras de Rattlesnake Maurice paraissait un enfant, tant le chef sauvage était plus grand et plus fort que lui : déjà le jeune Français ne retenait plus son épée que par la lame qui lui coupait les doigts jusqu'aux os.

A ce moment critique, Maurice tenta un effort suprême ; d'un croc-en-jambe donne en lutteur habile, il renversa Rattlesnake qui l'entraîna dans sa chute ; mais en tombant il lâcha l'épée : prompt comme l'éclair, Maurice la lui enfonça